

MOONDOG

© éditions Le mot et le reste 2014.

AMAURY CORNUT

MOONDOG

LE MOT ET LE RESTE
2014

À *Flavien*
Azéline
Dominique
Anamande
Sylvie

INTRODUCTION

« The Bridge ». C'est l'un des nombreux surnoms que s'était donné Louis Thomas Hardin au cours de sa vie. Il y avait Moondog, évidemment. Mais si ce dernier était son nom de scène et celui avec lequel il signait ses partitions, « The Bridge » était alors son nom indien. Un nom qui le représentait, qui mettait en avant l'une de ses particularités... Moondog était un pont.

Un pont entre les époques, « *today is yesterday's tomorrow, which is now*¹ ». Guerrier du Grand Nord au milieu des cols blancs de Manhattan. « Beatnik avant les beatniks » et clochard céleste de la première heure. Compositeur classique des temps modernes, son minimalisme, sa musique contemporaine s'inspiraient des schémas d'écriture du Moyen Âge et de la Renaissance. Et ce siècle dans lequel il est né, il l'a traversé de part en part, en laissant derrière lui un millier d'œuvres écrites pour des dizaines d'instruments allant de l'orgue à l'ordinateur.

Un pont, toujours, entre le Nouveau Monde et l'Ancien Monde. Les pieds solidement ancrés en Amérique et le cœur indéniablement plus proche de l'Europe. À tel point qu'il lui arrivait de se définir lui-même comme étant un « Européen en exil ». Et c'est de cette double identité qu'est né ce qui fait la singularité de son œuvre, ce mélange rare et sincère entre les canons de la musique baroque et les pulsations tribales des danses indiennes.

Un pont, donc, entre les esthétiques. Ce n'est pas vraiment de la musique classique; sur les plans mélodique et harmonique peut-être ses compositions empruntent-elles à l'écriture classique, mais les procédés rythmiques, eux, sont résolument nouveaux. Pas vraiment du jazz, car même les soli de saxophones sont strictement

1. « Aujourd'hui est le demain d'hier, c'est-à-dire maintenant. »

composés, en un phrasé qui rappelle l'improvisation certes, mais qui s'avère écrit en contrepoint, sur des portées. Ce n'est pas vraiment de la pop non plus car derrière chaque mélodie simple et naïve se cache en réalité une incroyable complexité.

Moondog était un architecte. L'architecte tricéphale d'une œuvre unique.

1916 – 1929 : ENFANCE, VOYAGES ET RYTHMIQUES INDIENNES

Louis Thomas Hardin Jr. est né le vendredi 26 mai 1916 à Marysville, Kansas. Il est le fils de Louis Thomas Hardin Sr. et de Norma Bertha Alves.

Son père est prêtre épiscopalien et travaille essentiellement dans les réserves indiennes. Le livre *History of Marshall County, Kansas* d'Emma Forter (1917) révèle que Louis Sr. commence à officier en tant que catéchiste à Marysville mi-décembre 1914. Par la suite, il sera nommé diacre. La figure du père marque considérablement la jeunesse de Louis. Les rapports père-fils oscillent entre amour et haine. L'enfant élève le chef de famille aussi bien au rang de héros que de traître et voit en lui à la fois un modèle et un tyran.

La mère de Louis est considérée comme une très belle femme, partageant avec son mari un certain goût pour l'aventure, l'ironie et les arts. Professeur d'orgue, elle assure elle-même l'éducation de ses enfants. La relation entre le jeune Louis et sa mère est plus mitigée encore que celle avec son père, et bien moins fusionnelle. Il y a un amour réciproque sans aucun doute, mais pendant de nombreuses années le garçon est considéré comme étant le mouton noir de la famille. Sa mère, notamment, ne le prendra que très tardivement au sérieux. Il faudra en effet attendre 1969, année de la sortie du premier disque édité chez la Columbia et joué par l'Orchestre philharmonique de New York, pour qu'elle se rende compte qu'il est capable de composer des œuvres importantes et avoue alors être très fière de lui, brandissant sa musique comme un exemple de réussite. Une fierté tardive qui touchera le compositeur.

Cadet de la famille, Louis naît un an après sa sœur aînée Ruth L. Hardin dont il est extrêmement proche. Pendant leur enfance, à travers les livres qu'elle lit à son frère, Ruth a une véritable influence sur lui. Trois ans après la naissance de Louis suit celle de

son frère Creighton A. Hardin alors que la famille vit en Caroline du Nord. Les deux frères ne partagent que de rares moments de complicité, notamment parce que Creighton est essentiellement élevé par leur grand-mère.

La famille Hardin compte aussi un illustre cousin qui n'est autre que John Wesley Hardin, le fameux hors-la-loi et as de la gâchette, également né un 26 mai, en 1853 à Bonham, Fannin County, Texas, et décédé le 19 août 1895 à El Paso, Texas. Ce même John Wesley dont Bob Dylan chantera les louanges en 1967, ajoutant un « g » au nom de famille, dans la chanson « John Wesley Harding » issue de l'album éponyme : « *John Wesley Harding was a friend to the poor. He traveled with a gun in every hand. All along this countryside he opened a many a door but he was never known to hurt an honest man.*¹ » En référence à cette chanson, Louis expliquera par la suite que sa famille a enlevé le « g » de Harding pour masquer son lien avec le criminel. En réalité John Wesley n'a eu de « g » accolé à son nom que dans la chanson de Dylan. En 1978, dans l'album *H'art Songs*, Hardin chantera à son tour une chanson à propos de son oncle.

L'enfance du jeune Louis est bercée au rythme des très nombreux déménagements imposés par le travail de son père. Ainsi, en 1917, il emmène sa famille vivre à Clinton, Caroline du Nord. Trois ans plus tard, ils se rendent à Plymouth, Wisconsin. Mais le voyage le plus important de la famille Hardin reste leur départ, l'année suivante en 1922, pour la ville d'Evanston, Wyoming. En 1924, son père tient un comptoir d'échange à Fort Bridger dans ce même État, puis deux ranchs pendant quelques années du côté de Henry's Fork, à l'est dans l'Idaho.

1. « John Wesley Harding était l'ami des pauvres, il voyageait un pistolet dans chaque main. Dans tout le pays il a ouvert bien des portes, mais on ne l'a jamais vu faire de mal à un honnête homme. »

La raison de ce dernier déménagement tient à la rédaction et surtout la publication, en avril 1921, du livre *Archdeacon Prettyman In Politics* par le couple Hardin. Écrite par le père de Louis, mais signée par sa mère, cette satire sur la religion, dont l'histoire est fortement axée sur la dénonciation des personnalités religieuses locales, attire sur les Hardin les foudres des supérieurs hiérarchiques du père. Avec cet ouvrage, Louis T. Hardin Sr. se pose par ailleurs comme étant l'ancêtre plus seulement génétique, mais également spirituel de celui qui personnalisera bien des années plus tard l'anti-establishment.

Si la publication du livre impose cette mutation dans le Wyoming, un voyage que Louis décrira plus tard comme étant l'équivalent d'un « exil en Sibérie », cela entraîne également le lent divorce d'un couple dont le mariage bat de l'aile depuis plusieurs années déjà, et l'éclatement progressif de la famille Hardin. Louis est alors âgé de six ans et après la publication du livre il part vivre seul avec son père pendant quelque temps. Il gardera un souvenir douloureux de ces années-là, la longue et triste routine « dormir-marcher-regarder » des voyages en train. Il est tout de même fasciné par la richesse de la vie sauvage, et se souviendra des lys de sable aux couleurs séditieuses sous le ciel clair du Wyoming.

Sa première école est une cabane faite de rondins de bois à Burnt Fork dans le Wyoming. Jeune, il adore la pêche et la chasse et se sent extrêmement proche de la nature. Avec les autres enfants, il se rend à cheval à cette école de Lone Tree, une communauté établie autour de l'élevage du bétail.

La musique fait rapidement son apparition dans la vie du futur compositeur. Elle accompagne l'enfance du jeune Louis. La première pièce de musique classique qu'il écoute est « To A Wild Rose » du compositeur romantique américain Edward MacDowell, jouée au piano par sa mère et dansée par sa sœur dans le théâtre de la ville où ils résident. Son père possède une

importante collection de 78-tours, non pas des albums de chants religieux, mais plutôt des disques de ragtime et de très nombreux enregistrements de marches militaires telles que « The Stars And Stripes Forever » ou « Sabres And Spurs », il est un grand admirateur du compositeur John Philip Sousa. Ces deux genres musicaux, au sein desquels la notion de rythme revêt une importance particulière, vont donc bercer l'enfance de Louis.

À l'âge de cinq ans, il reçoit son premier instrument de musique, une batterie en carton. Il compose sa première chanson à onze ans, puis en 1929, à l'âge de treize ans, il intègre l'orchestre de l'école de Hurley, Missouri, ainsi qu'un orchestre communautaire en tant que batteur : il y joue trop fort et trop souvent, tant et si bien qu'il finit par se faire remarquer par Mr. Thomas et Mr. Graham qui dirigent les orchestres. Impressionné par les apparentes prédispositions du jeune homme, Graham l'emmène à Springfield pour y rencontrer de meilleures formations jouant une musique plus construite, et non plus les simples marches qu'on entend à Hurley.

Cet intérêt pour le rythme et les percussions, il le doit à une expérience vécue au cours de son enfance et qui, plus que toute autre, influencera sans cesse son travail de composition. Au début des années vingt, le père de Louis décide d'emmener son fils visiter une réserve indienne de la tribu Arapaho. Ils y rencontrent Yellow Calf, le chef de la tribu ; plus tard, Louis se souviendra de lui comme étant un chef noble, honorant ses origines. Au cours de la visite, Yellow Calf invite l'enfant à s'asseoir sur ses genoux afin de battre le rythme de la Danse du Soleil sur un énorme tambour en peau de buffle. Cette danse est l'un des rites les plus importants, les plus spectaculaires et les plus sacrés pratiqués par les Indiens des Plaines.

Cette musique pentatonique et la façon dont les Indiens conçoivent le rythme des tambours comme étant le même que celui des battements du cœur l'accompagneront tout au long de sa carrière musi-

cale. Chez les Indiens d'Amérique, le chant s'élève vers le Ciel alors que le tambour est destiné à la Terre. Parfois, mais c'est extrêmement rare, les deux éléments s'accordent et ne font plus qu'un, ils sont alors au plus proche du Divin. La plupart du temps, ils évoluent séparément ce qui les rapproche de la Nature, le résultat offrant une absence totale de tempo qui donne cette impression d'une pulsation vitale, forcément variable et irrégulière.

Bien que fasciné par cette pulsation, lorsqu'il deviendra compositeur il devra trouver une forme de régularité dans sa musique, un tempo pour guider les musiciens. C'est ce qu'il appellera le *on-beat*, un battement sourd et grave joué de la main droite sur un tambour. Et c'est grâce à l'utilisation des métriques impaires, les *off-beat*, ces rythmes en cinq, sept ou neuf temps, qu'il arrivera à recréer cette irrégularité, cette asymétrie, difficilement assimilée par l'oreille occidentale. Jamais il ne cachera son attirance pour les rythmes indiens, et lorsque, plus tard, il expliquera sa musique aux interprètes pendant les répétitions, il ne fera que leur chanter le thème, sans indication de tempo suivant la tradition amérindienne. Ce ne sera qu'au moment de jouer qu'il donnera le rythme en battant le *on-beat* sur une grosse caisse symphonique, son tambour indien.

Certaines des pièces qu'il composera, telles que la « Symphonique No. 2: Smoke Signals » jamais éditée ou « On And Off The Beat » sur *Moondog in the Streets*, feront directement référence à cette culture indienne. Dans des pièces plus classiques, il va utiliser un tempo lent pour les premiers mouvements, puis plus rapide pour la section du milieu, et enfin un retour au tempo lent comme, par exemple, pour les pièces « Suite Equestria » sur *Elpmas* ou « Mood Montreux » que l'on ne trouve que dans la compilation *The German Years 1977-1999*. Mais il n'évoque qu'un seul et même battement, le même rythme de base qu'utilisent les Indiens. Plus tard, il aura ces mots: « Mon jazz est plutôt influencé par

les Indiens d'Amérique que par les Afro-Américains, mon jazz est plus orienté dans la lignée des années vingt et trente¹. »

1. Interview pour Antenne 2 en 1988.

1930 – 1942 : L'AVEUGLE À L'OREILLE ABSOLUE

C'est à Hurley qu'à l'âge de seize ans, le lundi 4 juillet 1932, jour de l'Indépendance, Louis Hardin perd la vue. Alors qu'il longe une ligne de chemin de fer, il aperçoit un drôle d'objet briller qu'il ramasse et qui lui explose au visage en un puissant flash blanc, car il s'agit d'un bâton de dynamite oublié sur la voie par des ouvriers. Dans les années soixante-dix, au cours d'une interview menée par Steve Knowlton, il expliquera : « J'ai pensé que si le Dieu auquel mon père adressait ses prières était bon, Il n'aurait pas laissé une telle chose m'arriver. Et que s'Il était tout-puissant, mais qu'Il avait par mégarde regardé ailleurs à l'époque, Il m'aurait alors redonné la vue. Mais il n'en a pas été ainsi, et j'ai perdu ma foi. »

Suite à sa cécité, il entre dans une première grande phase de dépression et exprime un temps le souhait de mourir, ne supportant pas la pitié que ses proches manifestent à son égard. Mais à l'école pour aveugles il se redécouvre, et grâce à la musique il prend à nouveau goût à la vie.

En février 1933, il débute l'apprentissage du braille à l'école pour aveugles du Missouri, à Saint Louis. Durant l'été de cette même année, sa sœur Ruth lui lit un roman de Jessie Fothergill intitulée *The First Violin (Le Premier Violon)*. Le livre narre la rencontre de May Wedderburn, une jeune soprano âgée de dix-sept ans et Friedhelm Helfen, un violoniste mélancolique, romantique et suicidaire. Cette histoire d'amour et de musique fascine le jeune Louis qui, suite à sa lecture, ne désire plus qu'une seule chose : devenir un compositeur. Un compositeur aussi bon que possible ! Force est de constater que certains des éléments du roman entreront bien des années plus tard en résonance avec la vie de Louis Thomas Hardin. Il est question d'un personnage aveugle, mais aussi de Jean-Sébastien Bach, d'une jeune fille appelée May et d'un voyage en Allemagne...

Il achève ses études à l'école pour aveugles de l'Iowa en 1936 avec l'obtention de son diplôme. C'est aussi dans l'Iowa, à Vinton, qu'il reçoit sa première véritable formation musicale : il y étudie le violon (il intègre le pupitre des seconds violons pendant plusieurs mois), l'alto (il joue au sein d'un quatuor à cordes), le piano, l'orgue, les notions d'harmonie et le chant basse dans une chorale. Mais la plupart de ce qu'il connaît en musique provient de ses incroyables capacités d'autodidacte, de la lecture en braille de tous les livres qu'il trouve à ce sujet et de très longues heures d'écoute en solitaire.

C'est également à Vinton qu'il entend pour la première fois les musiques des grands compositeurs européens. Il écoute entre autres « L'Appassionata » de Ludwig van Beethoven ainsi que sa « Symphonie n° 5 », « Till Eulenspiegel » de Richard Strauss, « Les Murmures de la forêt » de Richard Wagner ou bien encore la « Symphonie n° 4 » de Piotr Ilitch Tchaïkovski. Toutes ces pièces l'impressionnent énormément. Sa sœur joue à cette époque un rôle majeur dans son éducation musicale en l'emmenant à des concerts de musique classique.

En mai 1936, son père est nommé recteur à Saint Paul, Batesville, Independence County. La famille Hardin s'installe alors à Moorefield à l'est de la ville et les trois enfants suivent des cours à l'Arkansas College (aujourd'hui Lyon College), une petite école presbytérienne de Batesville. C'est dans cette ville que les parents divorcent l'année suivante, en 1937. Son père conserve un temps le droit de prêcher, il y renonce cependant le 19 décembre 1938 lors de son remariage avec Mary Altman. Ensemble, ils s'installent dans une ferme avec Louis. À partir de ce jour, il se laisse pousser les cheveux et une barbe qu'il ne rasera plus, et commence à confectionner ses vêtements dans de grands carrés de tissus.

Quand il n'aide pas son père à la ferme, Louis joue sur l'orgue de l'église de Pine Buff, parfois pendant les offices. Il amorce un

travail de longue haleine concernant l'éducation de son oreille dans le but de faciliter son travail de composition. « Je me suis dit que si j'arrivais à reproduire d'oreille ce que j'entendais à la radio, alors j'arriverais à retranscrire d'oreille ce que j'entendais dans ma tête », confiera-t-il au *Christian Science Monitor* le 3 septembre 1970.

Louis devient également membre d'une société littéraire du collège. Il est déjà considéré comme un excentrique à cause de son apparence, il s'habille avec une cape et porte les cheveux longs; son caractère solitaire n'arrange rien, il est souvent aperçu longeant la ligne de chemin de fer reliant Batesville à Moorefield. Jack Kerouac n'a pas encore publié une seule ligne et la beat generation n'existe pas, ce qui fait du jeune Louis une véritable bizarrerie. Et comme il n'a pas acquis l'assurance qu'il aura bien des années plus tard dans les rues de New York, toutes ces considérations et le regard des autres l'affectent énormément et entretiennent une certaine mélancolie.

À Batesville, il prend des leçons de piano avec un professeur de la région, Bess Maxfield. Bess n'est pas une simple enseignante, elle a également une indiscutable influence sur la construction de l'univers musical de Louis. Plus tard, en 1995, il évoquera le souvenir de ce professeur dans les paroles de son morceau « You Have To Have Hope » sur l'album *Big Band: « I'm harking back sixty years to Batesville Bess and all she did for me.¹ »* Durant toute cette période particulièrement troublée, Bess est également d'un grand soutien pour Louis, elle est sa principale source de bonheur. C'est elle qui lui présente Virginia M. Sledge, sa future femme.

Originaire de Memphis, Virginia Sledge s'installe à Batesville pour y enseigner le chant. Alors qu'il est au plus mal et qu'il traverse une nouvelle période de dépression due à l'éclatement de ses

1. « Je reviens soixante ans en arrière à Batesville, Bess, et tout ce qu'elle a fait pour moi. »

repères familiaux, Louis trouve en Virginia une source d'espoir. L'amour qu'elle lui porte « sauva » Louis, selon ses propres mots. Ils deviennent inséparables. Un jour, dans le bus, elle le défend des rires moqueurs d'une dame: « Dans vingt ans vous serez fière de l'avoir rencontré! »

En 1942, grâce à elle il obtient de la part de Ike L. Meyers, un passionné de musique et grand philanthrope, une bourse pour aller étudier à Memphis, Tennessee, sous la houlette du professeur Burnet Tuthill. Là, il étudie au Southern College of Music de février à novembre 1943.

Le 13 juillet 1943, il se marie avec Virginia Sledge à Crittenden, Arkansas. La cérémonie est simple et le mariage discret en raison de la désapprobation de la famille de Virginia. Rapidement, il se rend compte que cette union est une erreur car la vie qu'il a choisi de mener est périlleuse et inconfortable pour sa compagne. Le mariage tourne court et ne passe pas l'été. À nouveau seul, il s'installe dans une petite cabane derrière un orphelinat pour garçon.

Au Southern College of Music, la relation professeur/élève est loin d'être simple. À propos de Burnet Tuthill, Louis confiera plus tard à une journaliste qu'il « préférait la musique moderne au classique. Pas moi! Alors j'ai décidé de partir à New York avec soixante dollars en poche. Je voulais arriver en inconnu, c'était plus romantique comme ça¹. »

Mais avant de quitter Memphis, Louis se lie d'amitié avec le photographe Saul Brown. Il gagne un peu d'argent en posant comme modèle à l'École d'art dans laquelle ce dernier étudie.

1. Natalie Davis, *The Man with the 'Face of Christ'*, 19 janvier 1945.